

A L'ÉPREUVE

Thomas, dit le Pacifique, était un gars de quinze ans, grand, fort, large d'épaules et bien musclé, une sorte d'hercule en herbe, avec des yeux noirs brillants sous de gros sourcils embroussaillés qui lui donnaient un air terrible.

Peut-être cette apparence même, en attirant l'attention sur le contraste qui existait entre son caractère et son extérieur, avait-elle contribué à lui valoir son surnom.

Il ne s'en offensait point d'ailleurs, pas plus que des farces de ses camarades qui, tout en appréciant sa bonté, abusaient un peu de sa patience ; tout le premier, il riait de leurs bons tours et se contentait d'admirer qu'on eût tant d'esprit, car il était pour sa part plus intelligent que malicieux et parfaitement incapable de telles imaginations, bien qu'il fût d'ordinaire le premier de l'école.

Une chose pourtant avait le don d'entamer sa bonne humeur : Thomas avait une petite voisine, oh ! une voisine qui, elle, n'avait pas du tout l'air terrible, toute blonde, toute menue, toute rose et blanche, avec une bouche aux coins retroussés qui semblait un peu se moquer du monde et de Thomas en particulier. Cela ne plaisait pas à Thomas ; il avait été élevé dans le respect des qualités de sa petite voisine, et il n'est jamais agréable de se sentir dédaigné de ceux qu'on admire.

Les plaisanteries, les sourires ironiques de ses camarades ou des autres fillettes lui importaient peu, c'étaient des enfantillages dont il ne se préoccupait guère ; mais Jeanne, malgré ses treize ans, n'était plus une enfant, et Thomas tenait à son opinion. Elle avait, depuis que sa mère était morte, donné des preuves de la maturité de sa raison, en tenant le ménage, en élevant ses petits frères, avec quelle sagesse et quelle vaillance !

Qui aurait pu croire qu'une fille aussi intelligente méprisât la douceur modeste et prit des batailleurs pour des héros ! Mais les esprits les plus excellents ont leurs faiblesses, et Jeanne ne prisait rien moins que le caractère conciliant et l'humeur paisible de son voisin.

Aussi, Thomas fut-il assez étonné de s'entendre appeler par la jeune fille un matin qu'il était occupé à sarcler un carré de choux dans le jardin de ses parents.

— Qu'y a-t-il pour vous servir ? demanda-t-il en s'approchant de la haie d'aubépine toute fleurie qui séparait les deux jardins.

— Voudriez-vous venir au muguet avec nous ?

Il se fait à Beaumont-le-Vieux, pendant la saison des mugnets, un grand commerce de ces jolies fleurettes parfumées, et, pendant les matins de mai, toute la jeunesse du pays se rend par bandes dans la forêt qui entoure le village, pour y faire de joyeuses cueillettes.

— Je ne vais pas au muguet cette année, dit-il ; les travaux du jardin sont en retard à cause des pluies, et mes bras sont utiles ici.

— C'est que... j'aurais voulu emmener Alice Noirel ; vous savez qu'elle est retenue dans sa chambre, depuis bientôt six semaines par une mauvaise entorse, et ça lui ferait tant plaisir de venir une fois avec nous... Maintenant elle commence à poser le pied par terre, mais elle ne pourrait pas aller jusqu'au bois ; alors j'ai pensé... peut-être consentiriez-vous à la porter, vous qui êtes si fort et si complaisant.

— S'il s'agit de vous être agréable, c'est différent ; je vais prévenir maman, le jardin attendra bien un jour, dit-il en jotant son sarcloir.

On part habituellement vers quatre heures quand on "va au muguet" ; il s'agit de faire le plus de bouquets possible avant l'heure de l'école. Il était cinq heures déjà quand les trois enfants, la petite Noirel soutenue et souvent portée dans les bras robustes de Thomas, partirent pour le bois, aussi ne rencontrèrent-ils en route que trois retardataires qui se joignirent à eux.

C'était trois gamins bavards, de ceux qui s'égayaient le plus habituellement aux dépens du tempérament calme de Thomas ; d'un caractère d'ailleurs tout à fait opposé au sien, vantards, susceptibles, bravaches, prêts à pourfendre des montagnes. Ils commencèrent leurs taquineries ordinaires, félicitèrent Alice d'avoir trouvé une si parfaite monture.

— Une de ces montures, ajouta l'aîné d'un air fin, qui peuvent traverser le désert sans boire.

À l'étonnement général, Thomas se fâcha de cette aimable plaisanterie.

— Merci de l'allusion, dit-il rouge de colère ; mais restes-en là, si tu ne tiens pas absolument à te faire tirer les oreilles.

Jeanne, surprise de cette révolte inattendue, s'empressa de détourner l'entretien : on arrivait d'ailleurs à l'un des endroits du bois où le muguet

était le plus abondant. Alice s'assit sur la mousse. Les enfants, sans trop s'éloigner les uns des autres, s'étaient dispersés au hasard de la coullette, quand un léger cri de la jeune fille les rassembla autour d'elle.

— Des sangliers ! regardez... regardez ! Et elle montrait une bande de marçassins qui s'ébattaient à cinq cents mètres dans une clairière.

— C'est cela qui vous a fait peur ! s'écria l'un des trois tranche-montagnes, de pauvres petites bêtes qui bien sûr tettent encore leur mère ! Courons dessus, vous verrez bien qu'ils auront plus pour que nous.

— Nous ferions mieux de nous éloigner sans faire de bruit, remarqua Thomas ; la laie ne doit pas être loin, et elle pourrait fort bien nous attaquer si elle croit que nous poursuivons ses petits.

— Rassure-toi, ô pacifique Thomas, le sanglier n'est pas un animal aussi féroce que tu sables le croire ; j'ai assisté à plusieurs battues et...

— Il ne s'agit pas de battues, répliqua Thomas impatienté ; nous sommes quatre enfants sans armes, et non des chasseurs.

— Des armes ! il est facile de s'en procurer ici : on coupe une grosse branche et on la taille en épieu, ça vaut un fusil !

Et l'étourdi joignait le geste à la parole. Thomas haussa les épaules sans répondre à cette ineptie. Alice pleurait presque :

— J'ai peur de rester seule ici, moi ; je ne peux ni courir avec vous, ni me sauver.

— Je ne vous quitterai pas, dit Thomas.

Jeanne regardait avec admiration les trois gamins qui aiguisaient leurs piques d'un air terrible.

— Oh ! ne vous privez pas d'aller avec eux, dit-elle à Thomas avec un malicieux sourire, je resterai auprès d'Alice.



Une bande de marçassins s'ébattaient dans une clairière. (P. 9, col. 2).

— Merci de votre bonne intention, je ne désire pas du tout me faire découdre, répondit-il très froidement.

Les trois jeunes gens couraient déjà vers la clairière, encouragés par la naïve admiration de Jeanne pour leur bravoure. Alice tremblante se cachait derrière Thomas, qui taillait à son tour une pique d'un air agacé.

— Vous préparez une arme ? demanda Jeanne ironiquement, la conduite de son voisin lui paraissant justifier les plus impertinentes taquineries.

Il la regarda sévèrement, mais il n'eut pas le temps de lui répondre ; les trois héros qui avaient disparu un instant dans le bois débouchaient du taillis, fuyant à toutes jambes devant un énorme sanglier qui les poursuivait de près.

— Jeanne, sauvez-vous, courez prévenir le garde, cria Thomas, et ramenez-le aussitôt que possible, vite ! vite !

Il se préparait à recevoir du bout de son épieu la laie furieuse, tandis que les trois braves détalèrent de toute leur vitesse en criant comme des possédés ; étourdiement, ils se dirigeaient vers le petit groupe, amenant ainsi le danger vers la pauvre Alice qui ne pouvait fuir ; ils passèrent auprès de Thomas comme des flèches, l'animal exaspéré s'arrêta devant ce nouvel ennemi, tandis que ses agresseurs gagnaient du terrain.

La lutte n'était pas facile : la laie était énorme, mieux armée qu'on le sont en général les femelles de cette race. Si Thomas était renversé, c'était pour lui et pour Alice sinon la mort, du moins certainement de terribles blessures. La bête fonçait sur lui à chaque instant, reçue toujours, de quelque côté qu'elle attaquât, par la pointe de la pique ; mais elle ne se décourageait pas et ses assauts devenaient de plus en plus pressés et violents, tandis que Thomas, après une demi-heure de résistance, était épuisé de fatigue ; tout à coup son pied butta contre une